

# 1.

Mandra Blake s'arrêta un instant au seuil de l'immense salon. Comme toujours lorsqu'elle arrivait quelque part, tous les visages se tournèrent vers elle et le bourdonnement des conversations s'éteignit, cédant place à la musique douce qui servait de fond sonore. Sans se soucier de l'effet produit par son apparition, Mandra descendit les quelques marches et se mêla à la foule des invités que Joe et Julie Gregory avaient réunis dans leur maison de Long Island — cette île tout en longueur au sud de New York d'où surgit Brooklyn.

Mandra avait l'habitude de réussir ses entrées. Elle n'en tirait d'ailleurs aucune vanité. Simplement, cette belle jeune femme de trente ans, élégante, élancée, à la longue chevelure acajou, attirait les regards comme un aimant. Très tôt, il lui avait fallu se rendre à l'évidence : elle ne passerait jamais inaperçue. Dès son adolescence, sa haute taille et son air distingué en avaient fait un personnage exceptionnel. Loin de s'en lamenter, elle avait décidé d'en tirer parti. En effet, son allure hors du commun présentait bien des avantages pour la carrière qu'elle avait embrassée et qui la mêlait à un monde où il fallait se battre pour être reconnu et où régnait une certaine misogynie. Bien entendu, des théories officielles prétendaient le contraire et affirmaient que le monde artistique new-yorkais était ouvert, sympathique et bon enfant. Aussi, quand Mandra s'était aperçue que sa

longue silhouette et son aisance naturelle lui conféraient l'assurance et l'autorité nécessaires dans ses relations commerciales avec les peintres, les sculpteurs ou leurs agents, elle en avait été ravie. Et *Brandley*, la célèbre galerie pour laquelle elle travaillait, s'en était jusqu'à présent fort bien trouvée.

En somme, il émanait de Mandra Blake une impression d'autorité, d'équilibre et de succès qui, tout autant que sa beauté, attirait l'attention sur elle, éveillait l'admiration des hommes et, peut-être, un soupçon de jalousie chez les femmes...

Elle finit par repérer Julie Gregory, son hôtesse et amie, qui s'occupait de ses invités. Souriante et gracieuse, la jeune femme passait d'un groupe à l'autre, se mêlait à la conversation, offrait des rafraîchissements, adressait à chacun un petit mot gentil. Elle était adorable de charme et de simplicité, toujours égale à elle-même depuis l'université, où Mandra l'avait connue. Elles avaient suivi des chemins assez différents mais elles essayaient néanmoins de se voir de temps en temps, toujours avec infiniment de plaisir. Malheureusement, ce n'était pas très aisé : Mandra travaillait six jours par semaine et n'avait guère de loisirs. Julie, de son côté, parvenait à concilier son goût pour l'aquarelle — elle peignait admirablement — et son rôle d'épouse et de mère de famille.

Les Gregory avaient acheté trois ans auparavant la grande maison étrange qu'ils habitaient, juste avant la naissance de leur premier enfant. Julie avait réussi à la décorer de façon exquise et peu dispendieuse. Mandra y venait chaque fois avec un plaisir renouvelé. Elle aimait cette demeure fleurie de plantes de toutes origines et de toutes tailles, et où régnaient toujours la bonne humeur et la tendresse.

Combien de temps s'était-il écoulé depuis sa dernière

visite, se demanda-t-elle en soupirant. Des semaines ? Des mois ? Elle avait été tellement débordée dernièrement qu'elle ne savait même plus comment elle vivait !

— Mandra !

Julie venait d'apercevoir la retardataire et s'élança vers elle bras tendus, les yeux pétillants de joie.

— Nous commençons à nous demander si tu pourrais te libérer ce soir ! Malgré tout, ajouta-t-elle sur un ton de conspiratrice, j'avais dit à Joe que je sentais que tu viendrais...

Julie, qui avait de vagues dons de médium, n'aimait pas beaucoup qu'on plaisante sur sa qualité de voyante, réticences qui amusaient follement son mari.

— Eh bien ! Tu avais raison : me voilà ! Mais surtout, ne me gronde pas ! Je plaide coupable ! Je sais bien que je ne viens pas assez souvent vous voir !

Les deux amies s'embrassèrent.

— Tu as une mine superbe, poursuivit Mandra. On dirait que l'air de la campagne te convient !

— C'est vrai ! Crois-moi, on respire mieux ici qu'en ville ! Tu devrais essayer, toi aussi, de vivre dans la banlieue de New York. Je suis sûre que tu t'y plainrais.

Julie abordait là un sujet de conversation archi-rebattu : elle voulait absolument persuader Mandra de quitter la cité enfumée pour venir s'installer près de chez elle, à Long Island.

— Et puis, continuait la jolie brune en fronçant sévèrement les sourcils comme si elle parlait à un enfant, tu travailles trop, tu ne t'amuses pas assez. C'est très mauvais pour le teint !

Mandra éclata de rire.

— Veux-tu dire par hasard que j'ai une mine sinistre ?

— Bien sûr que non, répondit gentiment Julie en la prenant par le bras. Mais on ne te voit plus, tu abandonnes notre vieille bande d'amis... Je sais bien que

ta carrière est très prenante, mais est-il raisonnable de sacrifier complètement ta vie privée ?

Mandra sentit bien que la tristesse qu'exprimait la voix de son amie n'était pas feinte.

— Tu as sans doute raison... Mais toi, tu partages ton existence avec Joe et Stéphanie. Moi c'est différent : je vis seule. Par ailleurs, tu sais comme j'aime la ville et son animation. Je ne crois pas que je pourrais m'en passer très longtemps.

Mandra, en avouant sa solitude, ne cherchait pas à se faire plaindre. Elle avait choisi de rester célibataire et menait sa vie à sa guise. Elle en était, dans l'ensemble, satisfaite. Bien sûr, un doute, un regret l'assaillaient parfois. Mais elle savait, au fond, que les sacrifices dont parlait Julie étaient l'inévitable rançon qu'il fallait payer pour réussir professionnellement. La femme idéale, menant de front carrière et vie familiale réussie était une chimère propre aux spots publicitaires, mais n'avait rien à voir avec la réalité. La vie est une succession de choix et Mandra avait fait les siens en toute connaissance de cause. On ne pouvait pas concilier deux options radicalement opposées. Les hommes le savaient depuis bien longtemps ; les femmes commençaient à le découvrir.

Mandra Blake, donc, avait décidé de faire passer son travail avant toute vie familiale. Et puis elle n'avait pas rencontré un Joe avec lequel, comme Julie, elle aurait pu fonder un foyer... Se montrait-elle trop difficile pour ses amitiés masculines ?

Julie vit son air pensif et s'exclama vivement :

— Mais je suis là à te faire la morale et je ne t'ai même pas offert à boire !

Elle l'entraîna sans plus attendre vers le bar installé dans un coin du patio.

— Il faut aussi que je te présente à des tas de gens ! Ensuite, ajouta-t-elle d'un air mystérieux, je vais te

montrer une chose qui devrait faire battre ton cœur de responsable de galerie d'art... Qu'est-ce que tu prends ?

— Une citronnade, demanda Mandra au jeune homme qui assurait le service et dont le visage lui était familier.

Julie lui rafraîchit la mémoire : c'était le fils de leurs voisins ; il se faisait un peu d'argent de poche avant la reprise des cours à l'université.

— Bobby, précisa Julie, vous rajouterez une goutte d'alcool à cette citronnade ! Mlle Blake est là pour s'amuser ! Ce soir, elle ne travaille pas.

Mandra accepta en riant le verre où Bobby venait de verser une rasade de gin. C'était une exception car elle ne buvait pratiquement jamais lors des cocktails et des réceptions auxquels il lui fallait assister pour ses affaires. Un marchand d'objets d'art doit rester extrêmement vigilant et Mandra n'avait pas réussi à travailler dans la plus célèbre galerie de New York en se contentant de boire du champagne et d'être agréable à regarder. En réalité, la clé de son succès tenait à un enthousiasme infatigable et à un esprit critique aigu qui lui permettait de flairer entre toute une affaire intéressante, ou de découvrir un talent caché. Ces activités exigeaient bien sûr une sobriété absolue.

Mais la raison essentielle de son peu de goût pour les boissons alcoolisées provenait d'un désir intransigeant de rester maîtresse d'elle-même. Elle y trouvait un de ses atouts majeurs et considérait que les autres auraient dû penser de même.

Joe s'approcha des deux amies, passa tendrement un bras autour de la taille de son épouse et fit un bon sourire à Mandra.

— Eh bien ! Je suis très heureux de te voir ! Comment vont les affaires de la plus douée des chasseuses de talents ?

— Pas trop mal, répondit Mandra avec chaleur. J'ai beaucoup travaillé ces derniers temps, mais j'ai été

récompensée de ma peine : Charlotte Mason a fini par accepter que nous la représentions en exclusivité. Ce n'est pas un mince honneur pour la galerie *Brandley*. En ce moment, j'achève de préparer sa première exposition. J'espère que vous pourrez venir au vernissage !

— Ce serait formidable ! s'exclama Julie, enthousiaste. Et toutes mes félicitations ! Je n'aurais jamais pensé que Charlotte Mason put signer un contrat la liant avec qui que ce soit ! Elle est tellement jalouse de son indépendance...

— Je reconnais qu'il a été difficile de la convaincre !

— Après un pareil succès, intervint Joe, je suppose que le nom de Blake ne va pas tarder à être associé à celui de *Brandley* ? Galerie *Brandley et Blake*... Ça ne sonne pas mal !

Il ne plaisantait qu'à moitié. A l'évidence, ce serait la prochaine étape de la carrière déjà brillante de Mandra Blake.

— Eh bien, il est encore un peu tôt pour l'annoncer officiellement, mais la chose semble effectivement en bonne voie...

— Oh ! Mandra ! Je serais si contente pour toi, s'écria Julie. Dieu sait que tu le mérites !

— Ma réussite serait totale, répliqua finement Mandra, si je disposais de quelques originaux d'une certaine Julie Gregory... J'ai vu Myra Blackburn, la semaine dernière, et elle m'a demandé des nouvelles de son aquarelliste préférée. J'étais ennuyée de lui répondre que je ne disposais d'aucun tableau et lui ai promis une réponse pour lundi...

Julie eut un petit rire.

— Myra Blackburn attendra encore un peu ! Seigneur ! Je me demande ce que cette femme peut faire de mes toiles. Elle possède au moins quatre de mes aquarelles !

— Tu ne peux tout de même pas le lui reprocher ! Je

te signale que j'ai moi-même deux de tes œuvres dans mon appartement. Il n'est pourtant pas bien grand !

— Oh ! Mais toi, tu es une amie !

Les deux jeunes femmes éclatèrent de rire.

— De toute façon, expliqua Joe, Julie ne possède aucune toile achevée en ce moment. J'ai désespérément essayé de me libérer de mes tâches universitaires pour l'aider dans l'entretien de la maison et lui procurer du temps libre... mais j'ai échoué. J'espère que les classes d'été ne seront pas trop chargées. Je pourrais enfin la soulager des tâches ménagères.

— En plus, poursuivit son épouse, tu sais, Mandra, peindre n'est pas toute ma vie. J'ai aussi Joe et Stéphanie. Et ils viennent en premier.

Bien sûr, pensa Mandra, elle a raison. C'est ce qui rend leur mariage si solide : ils ont fermement décidé que leur vie conjugale passait avant toute chose. L'amour qu'ils éprouvent l'un pour l'autre est évident.

Elle envia un instant ce bonheur simple et tranquille.

— Bon ! Je suppose qu'il va falloir que je dise à cette pauvre Myra Blackburn de se montrer patiente !

Ils s'éloignèrent tous trois du bar en riant et rejoignirent les invités. Les soirées chez les Gregory étaient tellement plus divertissantes que la plupart des réceptions professionnelles auxquelles Mandra devait assister ! En général, elle tombait de sommeil et d'ennui au bout d'une heure et devait accomplir d'énormes efforts pour avoir l'air de s'amuser. Les amis qu'avaient réunis Joe et Julie étaient suffisamment intéressants pour que les conversations fussent agréables. Elle écouta religieusement une discussion passionnée sur le nouveau roman américain. Cela la changeait du petit monde des arts plastiques d'où elle avait rarement l'occasion de s'évader. Son métier la passionnait, mais elle regrettait de n'avoir

pas de temps à consacrer à d'autres activités : lire, se distraire, voyager... et peut-être aussi aimer...

Au hasard des gens qu'elle rencontrait, elle se retrouva devant le bar et demanda un autre verre, sans alcool cette fois, en cherchant Julie des yeux. Mais, au moment où elle donnait ses instructions au garçon, une voix chargée de reproches résonna derrière elle :

— Ah ah ! Mademoiselle Blake ! Alors, on me désobéit dès que j'ai le dos tourné ?

Mandra leva les yeux au ciel. Décidément, Julie devait vraiment avoir un don de double vue ! C'était ce genre de sixième sens qui faisait la fortune de certains détectives privés... Elle avait raté sa vocation ! Mandra prit un air penaud.

— Julie... Hem... Ta soirée est très réussie !

— N'essaie pas de détourner la conversation ! fit Julie en riant. C'est scandaleux de ne pas goûter aux délicieux cocktails que prépare ce jeune homme...

Elle passa un bras sous celui de son amie et prit un air mystérieux.

— Tu es prête pour la petite surprise que je t'avais promise tout à l'heure ?

— Absolument. Je meurs d'impatience !

— Tu te moques de moi ? Tu as tort. Je suis sûre que tu vas être emballée. Tu te rappelles la sculpture en métal que je t'avais montrée à Noël ?

— Bien sûr ! C'était une pièce magnifique. Un de vos amis vous l'avait offerte, n'est-ce pas ?

Julie semblait enchantée.

— Je pensais bien que tu t'en souviendrais. Voilà, dit-elle en poussant la porte du bureau, cet ami nous en a offert une autre, et je tenais à ce que tu sois la première à la voir.

D'un geste solennel, elle appuya sur le commutateur et un flot de lumière inonda la pièce. Trônant sur un



guéridon, une forme métallique stylisée se détachait sur le mur du fond.

— Alors, qu'en penses-tu ?

Sans dire un mot, Mandra s'approcha lentement de la statue. Profondément troublée, elle admira la surface brillante et lisse aux courbes dépouillées qui dégageait pourtant une étrange sensualité. Elle éprouvait cette qualité d'émotion qui survient parfois à l'écoute d'un morceau de musique, ou un de ces matins de printemps, quand l'âme s'emplit d'un sentiment de respect devant la majesté de la nature. Mandra eut l'impression que l'artiste l'interpellaient directement par l'intermédiaire de son œuvre.

— Mon Dieu, murmura-t-elle. C'est... C'est étonnant. On dirait que le sculpteur est parvenu à capter l'essence même de la liberté...

Julie eut l'air surpris et la regarda étrangement.

— C'est curieux que tu dises ça, dit-elle dans un souffle, gagnée par l'émotion qui étreignait son amie. Lorsque j'ai demandé à Christopher comment il avait baptisé son travail, il a hésité un moment et a répondu : « Je crois que si je devais lui donner un nom, je l'appellerais *Liberté*, tout simplement. »

— Cet homme travaille le métal comme personne... Comment dis-tu qu'il s'appelle ?

Mandra sortait peu à peu de l'enchantement dans lequel l'avait plongée la sculpture et elle s'aperçut que Julie ne semblait pas très disposée à lui révéler le nom de l'artiste.

— Renton, finit-elle par dire à contrecœur. Christopher Renton.

— Eh bien, déclara Mandra, M. Renton a un talent extraordinaire. Je suis très étonnée de n'avoir jamais entendu parler de lui.

Manifestement, sa curiosité professionnelle était piquée au vif.

— Autant que je sache, expliqua Julie, Christopher ne vend pas son travail. Il n'expose pas non plus. Il donne simplement ses sculptures à des amis, quand il en est content.

Mandra regarda son amie avec des yeux ronds.

— Tu plaisantes ! Tu ne vas tout de même pas me dire qu'un artiste de cette envergure fait cadeau de ses œuvres !

— Si, justement. Cela va peut-être te sembler ridicule, mais il prétend que le fait de savoir qu'elles ont un foyer suffit à son bonheur.

Mandra eut un rire pincé.

— En ce cas, je serais ravie d'aider M. Renton à trouver un foyer à ses statues ! Je connais des tas de gens qui les accueilleraient à bras ouverts.

Elle examina minutieusement l'imposante pièce de métal posée sur la petite table.

— La technique, dit-elle en pesant ses mots, est exceptionnelle. Les soudures sont pratiquement invisibles. Je ne voudrais pas te paraître bassement mercantile, mais as-tu idée de la valeur de cet objet sur le marché ? Surtout avec l'appui d'une bonne galerie !... Julie, il faut que je rencontre cet homme. Je suppose, puisque je n'en ai jamais entendu parler, qu'il n'a de contrat avec personne ?

Julie secoua la tête d'un air amusé.

— Non, répondit-elle doucement, Christopher n'est pas sous contrat... Avec personne. Mais laisse tomber cette idée, Mandra. Tu perdrais ton temps.

— C'est ce que tout le monde m'a dit quand j'ai tenté ma chance avec Charlotte Mason !

Mandra parlait avec un soupçon de fierté professionnelle.

— Et c'est toi qui avais raison, je te l'accorde.

Charlotte Mason est une artiste indépendante et capricieuse, cependant elle n'est nullement désintéressée. Christopher, lui, se moque totalement des avantages que peut lui procurer une galerie. C'est un cas !

— Tu penses le connaître assez bien pour parler en son nom ?

— Oui et non. Je ne prétends aucunement le représenter. C'est un être bien trop complexe. Il faut du temps avant de le comprendre vraiment.

— Alors, il faut que je m'y mette le plus tôt possible !

— Que tu te mettes à quoi faire ?

— A essayer de le comprendre, tiens ! Et je suis sûre que lui aussi me comprendra très bien. Mais pour ça, il faut que je le voie. Tu sais où il habite, évidemment ?

Julie soupira. Elle se rendait bien compte que Mandra avait pris sa décision et que rien ne pourrait l'en détourner. L'expression de farouche détermination qui brillait dans ses yeux le montrait assez.

— Oui, avoua-t-elle prudemment. Je sais où vit Christopher...

— Parfait ! Où est-ce ? demanda vivement Mandra pour couper court aux hésitations de Julie.

— Oh !... C'est loin et tu n'as pas de voiture.

— J'en ai loué une pour venir chez vous ce soir. Ça tombe bien.

— Mais, Mandra, il ne vit pas à Long Island. Il...

— Ecoute, Julie, cesse de tourner autour du pot. Je comprends ta discrétion, mais tout ce que je souhaite, c'est parler à M. Renton. S'il m'envoie promener, je te promets de ne pas insister et de me retirer sur la pointe des pieds. Et n'aie pas peur. Je ne ferai rien qui puisse compromettre votre amitié...

— Je sais bien, Mandra, dit Julie en souriant. C'est simplement que... enfin, tu verras par toi-même ! Christopher habite dans une petite ferme près de

Litchfield, dans le Connecticut. Mais je t'aurai prévenue, c'est sans espoir. Enfin, puisque tu sembles décidée, je crois que le mieux serait que tu dormes à la maison ce soir et que tu partes directement d'ici demain matin. Je t'expliquerai comment y aller.

— J'avais un peu prévu ton invitation ! Mes affaires sont dans la voiture. Et qui sait ?... M. Renton me trouvera peut-être follement sympathique !

Julie éteignit la lumière et les deux jeunes femmes rejoignirent la fête qui battait son plein.

A huit heures du matin — ce qui était horriblement tôt pour elle — Mandra traversait le pont de Brooklyn, et prenait la direction du Connecticut. Elle s'aperçut bien vite que Julie avait raison : le voyage serait plus long qu'elle ne l'avait prévu. La route serpentait paresseusement le long du détroit de Long Island avant de déboucher enfin sur la riche région laitière du comté de Litchfield.

Le paysage était charmant : à quelques heures de la gigantesque agglomération new-yorkaise, Mandra découvrait le décor champêtre avec ravissement. De belles collines verdoyantes, parsemées de petites fermes nichées à flanc de coteau, s'étendaient à perte de vue. Un calme infini régnait sur cette campagne pittoresque. Mandra quitta la route nationale et arrêta son auto dans un petit chemin de traverse. Elle sortit des sandwiches et du thé, et s'offrit une confortable collation avant d'affronter le très redoutable et très mystérieux Christopher Renton.

Une fois rassasiée, elle étudia le plan que lui avait dessiné Julie, y repéra l'endroit où elle se trouvait et qui n'était plus bien loin de la maison de Renton.

Dix minutes après, elle arrivait à l'entrée de l'allée qui descendait jusqu'à la ferme. A voir la boîte aux lettres, il était évident que l'occupant des lieux n'avait même pas pris la peine de changer le nom à moitié effacé qui y figurait. Mandra eut une moue de désapprobation. Tout

de même, M. Renton ne pouvait pas être si détaché des choses de ce monde qu'il ne reçût pas un peu de courrier de temps en temps !

Elle haussa les épaules, s'engagea dans le chemin privé et déboucha sur une grange devant laquelle trônait une espèce de fourgonnette plutôt délabrée, qui arborait au moins trois nuances de vert différentes. Manifestement, les exigences esthétiques de l'artiste ne s'étendaient pas à ses moyens de transport...

Elle rangea sa voiture à côté de l'étrange véhicule, vérifia rapidement son maquillage dans le rétroviseur et mit pied à terre avec une certaine satisfaction. Elle claqua la portière et inspecta la cour avec un peu d'appréhension : comment allait-il la recevoir ?

Elle se dirigea vers le corps de ferme qui faisait face à la grange, prit une profonde inspiration et frappa à la porte. Pas de réponse. Elle recommença plus fort, sans résultat. L'homme était sans doute absent. Ou, du moins, il n'était pas dans la maison. Elle revint sur ses pas et resta un moment immobile au beau milieu de la cour, assaillie par les innombrables effluves qui montaient de la ferme. Mue par une impulsion aussi subite qu'irrésistible, elle mit ses mains en porte-voix et appela :

— Yoo-hoo !

Son cri résonna dans le silence de façon incongrue. Que lui arrivait-il ? Mandra Blake, la distinguée directrice de galerie d'art, se mettait à héler les gens comme un vulgaire garçon vacher. Pour un peu, elle aurait sifflé entre ses doigts ! Ce devait être l'air de la campagne...

Mais son appel demeura sans réponse. Elle traversa alors la cour au sol poussiéreux et s'avança jusqu'à la porte entrouverte de la grange. Elle hésita un instant et s'aventura à l'intérieur de la grande bâtisse sombre. Il y régnait une odeur de foin coupé, d'étable et de bois humide qui réveilla en elle des souvenirs à demi effacés

de promenades à la campagne qu'elle avait faites étant enfant, avec son école ou avec ses parents, et qui avaient marqué la mémoire de la petite citadine. Les détails, les circonstances étaient très flous, mais c'était bien la même odeur qu'elle retrouvait ici.

Un rayon de soleil tombait sur la silhouette d'un homme qui retournait le foin, torse nu. Sa peau, luisante de transpiration, reflétait l'éclat ambré de la lumière et l'effort mettait en valeur ses muscles puissants et souples. Une toison bouclée, du même or que les cheveux blonds, couvrait la poitrine bronzée. A voir la façon dont il maniait la fourche, l'homme était évidemment habitué à ce genre de travail.

L'apparition était tellement inattendue que Mandra resta un moment sans rien dire, le souffle coupé... Rêvait-elle ? Le personnage, en tout cas, était digne de hanter les songes féminins...

A contrecœur, elle se décida à rompre le charme. Elle s'éclaircit la gorge et lança d'une voix troublée :

— Excusez-moi...

Il leva la tête vers elle et Mandra reçut le choc de deux yeux de la même nuance chaude et dorée que sa peau et ses cheveux. Il cessa son travail et s'appuya négligemment sur la fourche, l'air interrogateur. Mandra fit quelques pas vers lui et répéta timidement :

— Excusez-moi, je... je cherche M. Christopher Renton.

L'homme resta un moment silencieux. Il l'observait d'un air étonné et plutôt amusé. Lorsqu'il répondit enfin, le timbre grave et chaud de sa voix fit sursauter la jeune femme.

— Vous l'avez trouvé, dit-il simplement. C'est moi.